

# L'HOMOPHOBIE DE DURAS NEUTRALISÉE PAR SES ADMIRATEURS, MÊME

«Duras : permis d'écrire»  
(Guillaume Dustan, *Nicolas Pages*, P.O.L., 1999)

22

## Bibliothèque bien rangée

Que chacun exhibe sa bibliothèque s'il est un homme. L'anecdote est connue, trop belle pour ne pas être redite : Guillaume Dustan a choisi son pseudonyme pour que ses livres figurent juste après ceux de Duras dans les bibliothèques – hommage littéraire et spatial splendide, qui situe d'emblée la littérature dans l'espace même de son existence concrète (le test ne fonctionne pas dans les bibliothèques de droite). Dustan a donc voulu s'adosser à Duras. «*Pourquoi Duras ? Parce qu'elle a permis aux employés d'écrire des romans*» écrit-il dans *Génie divin*, variations sur ses initiales, à l'instar de la revue que vous tenez entre les mains. Par ce choix nominal, Duras et Dustan seront donc proches de toute éternité, et dans les rayonnages et dans la conception qu'ils se font de la littérature, qu'on qualifiera, pour aller vite, de « démocratique », au sens que Jacques Rancière donne à ce mot : la démocratie comme porteuse de *dissensus*, objet d'une défiance allant parfois jusqu'à la haine. Duras et Dustan suscitent souvent la haine. On ne peut pas les aimer impunément.

Si Duras a pu libérer Dustan comme elle a libéré des êtres qui ne croyaient pas en eux, intimidés par la « grande littérature » et le poids de la tradition française en ce domaine, c'est que l'on de de choc que produit sa lecture participe de ce *dissensus*. Je prendrai ici un exemple parlant, celui de l'homophobie, à laquelle certains de ses adversaires renvoient fautivement Duras.

## Homophobe comme une bête ?

L'homophobie passionnée, passionnelle et passionnante de Marguerite Duras, la répétition accrue de ce thème dans les derniers volumes, ne peut laisser indifférent. Tout admirateur de Duras doit prendre cet élément en compte, ne peut pas faire

comme s'il ne savait pas. C'est écrit noir sur blanc, avec l'outrance qui lui donne son caractère sublime, hors limites. Or, l'homophobie de Duras n'est évidemment pas la même que celle des homophobes de base ; mais voyons d'abord les faits, tels qu'ils apparaissent notamment dans ce *masterpiece* qu'est *La vie matérielle* <sup>1</sup>.

L'hétérosexualité y est posée comme supérieure à l'homosexualité en tant que « dualité parfaite du désir », désir homme-femme vu comme irréciliable et relevant par conséquent d'une « tentative impossible et à chaque amour renouvelée qui en fait la grandeur ». En revanche, « *la passion de l'homosexualité c'est l'homosexualité* <sup>2</sup> », phrase dont le degré de vérité est, à l'image de sa beauté, inappréciable. Pour Duras, qui essentialise l'homosexualité comme l'hétérosexualité, il y a *une* homosexualité, *une* hétérosexualité. Si la force de Duras est d'élever chaque sujet dont elle s'empare au rang de drame, c'est au prix d'un forçage propre à l'écrivain emphatique qu'elle est : grandeur fautive (et non pas fautive grandeur), qui confère au thème traité un statut *de facto* pathétique. Duras dramatise ainsi une question qui s'appuie sur des prémisses on ne peut plus contestables, en l'occurrence la passion de l'Unique, manifestée sous les espèces d'un dualisme (en outre purement oppositionnel) entre féminin et masculin, entre homo et hétérosexualité. La vérité durassienne passe par une théâtralité qui n'a rien à voir avec le « respect » de ce dont elle parle, la passion érotique, dont elle se dit elle-même possédée. Il n'y a de parole possible sur l'amour qu'une parole folle, principe de la poétique platonicienne encore valable en 1987.

De même, un peu plus haut, « les hommes sont des homosexuels » implicite un « tous » qui manifeste la part d'homosexualité tapie en chacun, fait qu'elle

<sup>1</sup> Voir aussi Marguerite Duras, *Outside 2 le monde extérieur*, Paris, P.O.L., 1993 et Marguerite Duras, *La maladie de la mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1998 <sup>2</sup> Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, P.O.L., 1987, p. 41

se refuse à exprimer platement en raison de la différence profonde entre les mondes homo et hétéro, qu'elle absolutise. À l'évidence post-freudienne Duras préfère le style prophétique, qui radicalise des positions où l'énoncé est largement subordonné à l'énonciation : c'est là l'essence du style durassien, qui seul peut porter le trouble de l'auteur dans le corps du lecteur. Comme le disait Roland Barthes, « je n'écoute pas le message, mais l'emportement du message ». Il est du reste l'objet d'une attaque féroce dans *La vie matérielle* : « *L'écrivain qui n'a pas connu de femmes, qui n'a jamais touché le corps d'une femme [...] et qui croit cependant avoir fait une carrière littéraire, il se trompe* »<sup>3</sup>. Moment proprement délirant, dont je comprends qu'il suscite l'exaspération et le mépris ; mais l'abjection fait partie de l'écriture même de Duras. Il y a une bêtise de Duras qui traverse son génie propre. Qu'est-ce que le romantisme sinon l'acceptation esthétique d'une certaine forme de bêtise ? Il faut beaucoup aimer Marguerite Duras.

### Bête comme une homophobe

Pourtant, malgré la cruauté de son raid, Duras touche en partie juste – désolé, les gars ; excusez-moi, Roland... Selon elle, Barthes n'est pas un écrivain « *parce que chez lui il n'y a pas des pulsions adolescentes plus fortes que soi... Les dangers de l'adolescence, il ne les a pas traversés* »<sup>4</sup>. Duras nous amène, a contrario, à penser ici à Dustan. Duras et Dustan sont du côté du corps, quand Barthes refoule le corps : il n'est donc pas écrivain au sens plein du terme, trop intelligent pour écrire, pas assez bête pour lâcher prise. On est en droit de ne pas accepter cette conception pulsionnelle de la littérature ; il n'en reste pas moins qu'elle se tient. Cette attaque *ad hominem* vise une littérature qui se situe du côté intellectuel des choses autant qu'un certain type d'homosexualité, celle qui refuse de s'afficher. Se sentant menacée autant par l'homosexualité que par l'intelligence, Duras torpille Barthes, qui incarne l'impossible pour elle : une éthique de la forme. L'anti-intellectualisme de Duras nourrit celui de Dustan ; mais cet anti-intellectualisme ne signifie pas populisme. Il pointe simplement les conditions de la création littéraire, c'est-à-dire la participation du corps au fondement même de l'écriture.

Du reste, Duras condamne moins la pratique homosexuelle qu'elle ne fantasme un scénario de type apocalyptique, science-fictionnel, dans lequel l'homosexualité triomphante (!) joue le rôle du mal, principe même de la fin du monde : « ce sera

la grande catastrophe de tous les temps. » Nouvelle pièce au dossier des flics de la pensée qui traquent Duras comme ils ont traqué Dustan. Que l'homosexualité puisse être assimilée à la fin du monde ne fait pourtant pas de Marguerite Duras l'équivalent de Christian Vanneste, le sinistre député homophobe de l'UMP. La même phrase dans deux bouches différentes n'est pas toujours la même phrase. La différence fondamentale tient au fait que là où le politicien réactionnaire croit que l'hétérosexualité seule nous sauvera du néant (ce qui n'a pas été le cas à Auschwitz, rappelons-le), Duras renverse la valeur de négativité traditionnellement attachée au nihilisme : « que le monde aille à sa perte », voilà l'horizon qui est le nôtre. Il y a un *nihilisme positif* chez Duras (semblable à celui d'un Dubuffet), qui rencontre bien des résistances<sup>5</sup>. Certes, l'association homosexualité/fin du monde pose problème : pourtant, dans un certain contexte historique qui n'est plus le nôtre depuis le mariage gay, elle est, à la lettre, vraie. Une lecture à la Genet de Duras n'est pas exclue : si l'homosexualité signifie la fin du monde et que la fin du monde est ce qu'il y a de plus beau, alors l'homosexualité est la fin du monde, au sens téléologique. On est ici plus proche de Proust que du député du Nord-Pas-de-Calais. Par ailleurs, d'autres pistes sont possibles : une lecture comique, indexée sur l'irréalité du texte même « *il est possible qu'on attende tous ensemble le dépeuplement final* »<sup>6</sup> : la puissance comique de Duras, Dustan s'en souviendra. Une lecture politiquement incorrecte, aussi : il y a de l'homophobie chez Duras, et alors ? La provocation, Dustan aussi s'en souviendra.

### Neutre intense et *fucking* Marguerite

Dans la mesure où la parole de Duras est moins porteuse de vérité que d'effets de vérité, elle n'est pas, ici, performative – ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sans conséquence. Trop ambiguë pour être vraie *ou* fausse, vraie *et* fausse à la fois, la prose de Duras joue sur un spectre de couleurs qui va du rose au noir. Sa part homophobe est, en fait, permise et neutralisée par la littérature elle-même ; son dire est inapplicable, n'étant pas de nature à s'appliquer. Tout ce que dit Duras est perlocutoire mais rien de ce qu'elle dit ne peut lui être imputé à crime. Toute personne qui prétend le contraire ne comprend rien à la littérature. Acceptant la différence radicale entre la parole littéraire et la parole performative, on voit que l'accusation d'homophobie s'effrite, contrairement à ce qu'écrit (mon ami) Louis-Georges Tin<sup>7</sup>. À ce compte-là, admirer

L'HOMOPHOBIE  
DE DURAS  
NEUTRALISÉE  
PAR SES  
ADMIRATEURS,  
MÊME

<sup>3</sup> Marguerite Duras, *op cit*, p. 41 <sup>4</sup> Marguerite Duras, *op cit*, p. 42 <sup>5</sup> Voir Marguerite Duras, *La couleur des mots Entretiens avec Dominique Noguez*, Paris, Édition Benoît Jacob, 2001 (Entretiens réalisés en 1983 autour du *Camion* Ils existent aussi en cassettes et en DVD.)

<sup>6</sup> Marguerite Duras, *op cit*, p. 46 <sup>7</sup> Louis-Georges Tin (sous la direction), *Dictionary de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003, article «Duras»

Duras, ce serait être homophobe, une homophobie de la perversion ou du refoulement. Dustan homophobe, ça commence à être intéressant...

Aussi bien toute femme sincère admettra que « *tous les hommes sont en puissance d'être des homosexuels* »<sup>8</sup> – version durassienne du mot célèbre de Lacan sur le non-rapport qui unit les hommes aux femmes. Si on veut être commun, on dira que Duras parle ici pour toutes les femmes qui pensent que l'homme qui cesse de les désirer ne peut être qu'homosexuel, un air connu. Si on veut être biographiquement vulgaire, on mentionnera que Duras n'a pas toujours été malheureuse en amour. Si on veut être carrément trivial (et après ce qu'elle a dit sur Barthes, on ne se gênera pas), on dira que le seul homme qui a fait jouir Duras fut Gérard Jarlot.

Bref, Duras n'est ni homophobe ni homophile, elle se situe dans un espace du « ni... ni... » qui est celui du Neutre, mais d'un Neutre intense, tel que l'a théorisé Barthes dans les pages géniales de son cours au Collège de France<sup>9</sup>. Cet espace est celui-là même de la littérature. De même qu'il faut être un peu « homophobe » pour aimer Duras, alors faut-il être un peu « pédé » pour aimer Dustan. Il faut surtout beaucoup aimer les guillemets.

#### Dustan a son permis Duras

S'il y en a un qui n'est pas tombé dans ce piège littéraliste qui consiste à prendre un énoncé aux mots pour mieux disqualifier sa productrice, c'est bien Guillaume Dustan. L'homophobie de Duras, Dustan n'y croit pas, soit qu'il l'intègre comme un élément impur en vertu de ses résonances fictionnelles, soit qu'il la dénie, soit qu'il s'en tape dans la mesure où Dustan est devenu écrivain grâce à elle. Il clame à plusieurs reprises sa dette, qui dépasse aussi sa personne : « *Il faut le dire clairement : la littérature moderne (c'est-à-dire échappée au patriarcat autoritariste) en France date de Duras* »<sup>10</sup>. Et Dustan de commenter *La vie matérielle*, en dépit de « l'homophobie » du texte (nous mettrons dès lors cette expression entre guillemets, au grand dam des puristes). Il n'y a aucune commune mesure entre ce soupçon inquisiteur et la libération permise par Duras concernant « *la première personne et le mauvais français* »<sup>11</sup>.

#### Mauvais français

Commençons par le deuxième point, « le mauvais français, le mal écrit ». Dustan touche ici un point capital : la distorsion que Duras fait subir à la langue est le propre même de l'écriture. Les académiques lui ont assez reproché cette maltraitance à l'endroit

de la syntaxe, avec ses fameuses reprises anaphoriques d'adjectifs ou de pronoms, caractéristiques de la langue orale. Or l'oralité est l'un des traits majeurs du style dustanien, gage d'un contact entre langage et corps ayant pour hérauts Queneau et Duras (Dustan oublie Guyotat et Céline dans sa playlist, mais le prof c'est moi, ce n'est pas lui). Il n'y a pas de mauvais français, il y a un français inventif et un français figé. Le « mauvais français » est l'écrivain traître à son *èthos* ou à sa langue, je renvoie à mon livre sur Maurice Sachs. Chez Dustan comme chez Duras, la forme de cette trahison correspond au désir de produire une littérature populaire éloignée des codes de l'élite, désir de type politique – écrire pour tous – qui s'est accompli chez elle tardivement, par la triple reconnaissance de la critique, du public cultivé et du grand public, qui culminera avec l'obtention du Goncourt. Dustan, lui, n'aura pas eu le temps de vivre son rêve *pop*, il devra se contenter d'un succès médiatique éphémère, warholien, teinté d'une amertume touchante : « *Je passe à la télé mais je tire à trois mille* »<sup>12</sup>. *L'inconnu du lac*, le beau film de Guiraudie, remplira toujours moins les salles que sa version hétéro.

#### Première personne

Quant à la subjectivité, c'est un modèle pour Dustan ; certes, Duras n'est pas la seule à écrire au « je », mais la qualité singulière de sa parole est évidente, portée par la nécessité de faire entendre la voix de celles qui n'avaient pas de voix, en l'occurrence les femmes, dont elle se fait une porte-parole très différente des féministes. La part oraculaire, pythique, de Duras répare un long silence historique ; cet aspect n'a pas échappé à Dustan, qui va trouver en Marguerite une légitimité pour ses propres fleurs de rhétorique et porter dans le champ littéraire et politique une voix homosexuelle radicale. Dustan marque une vraie rupture dans l'histoire de la littérature homo parce qu'il parle en son nom propre contre tout discours oblique ou romanesque<sup>13</sup>. L'accès à la première personne est la marque la plus visible de la révolution littéraire baptisée autobiographie (ou autofiction), point de clivage au sein de ma génération. Grâce à Duras, tout le monde peut écrire qui n'était pas tenu de le faire. Son rôle dans l'émergence de l'écriture de soi est fondamental ; ce phénomène (qui trouve ses racines dans mai 68) correspond aussi, paradoxalement, à la fin des années 1970, qui voient la décomposition du paysage idéologique et littéraire lui préparer le terrain. Tel est le contexte dans lequel Dustan a baigné, celui d'une parole décorsetée de la doxa philoso-

<sup>8</sup> Marguerite Duras, *op cit*, p. 38 <sup>9</sup> *Le Neutre Cours au collège de France (1977-1978) de Roland Barthes Texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc*, Paris, Seuil/IMEC, 2002 <sup>10</sup> Guillaume Dustan, *Génie divin*, Paris, Balland, 2001 <sup>11</sup> Guillaume Dustan, *Nicolas Pages*, Paris, Balland, 1999, p. 376 <sup>12</sup> Guillaume Dustan, *Génie divin*, Paris, Balland, 2001 <sup>13</sup> Sans oublier Hervé Guibert

phique des années 1960, soit le marxisme sartrien, soit le structuralisme, tous deux rejetant l'idée d'expressivité et de sujet.

La force de persuasion de Dustan est à la mesure de celle de Duras; le rejet dont il fut l'objet, idem. Il ne faut pas oublier que malgré la gloire dont elle jouit à présent, Duras gêna de nombreux auteurs agacés par son expressionnisme proche du mysticisme, par la mythification d'elle-même, par sa conception sacralisante du verbe, et par une jubilation à confondre les genres a priori séparés du journalisme et de la littérature. Comme par un fait exprès, ce sont quasi les mêmes reproches qu'on a pu faire à l'auteur de *Je sors ce soir* – toutes proportions gardées, Dustan demeurant très loin de l'aura de son idole. C'est précisément cette impureté fondamentale du discours qui réunit Duras et Dustan, propre à saper les fondements d'un discours « responsable », au risque des malentendus évoqués *supra*.

### Modernisme castrateur

L'écriture à la première personne, exemplairement incarnée par Duras, serait donc le mode littéraire le plus juste de notre temps. L'autofiction n'est pas moderne, elle est contemporaine: c'est là le différend qui autorise toutes les erreurs de lecture d'un genre dans lequel Dustan a vu, comme d'autres, son propre salut, en réponse aux impasses du modernisme historique. Duras, déjà, avait un rapport conflictuel au Nouveau roman, trop théorique, trop « langagier ». Son dédain pour Sarraute, son *alter* inversée, est notoire. Dustan s'inscrira dans cette filiation anti-formaliste, en témoigne ses diatribes contre Robbe-Grillet. En effet, le modernisme a un aspect castrateur puisqu'il nie toute dimension identitaire: que ce soit chez Sarraute ou chez le Barthes de *La mort de l'auteur*, le sujet y est vidé de tout pré-dicat. Duras, pas plus que Dustan, ne peut admettre cette négation parce que le sujet moderniste est un sujet décorporisé et déséxué. Marguerite est femme: en termes historiques, c'est un sujet mineur, opprimé, qui tire une partie de sa force créative de cette oppression même; la soif de visibilité de nos deux auteurs doit se lire d'abord comme une stratégie de retournement du pouvoir. Toute la politique durassienne vient de cette appartenance à une identité niée – d'où sa compréhension profonde des minorités (Juive, Arabe, ouvrière, etc.), à laquelle elle donne une voix puissante et ressentimentale. Dustan est le grand continuateur de Duras version pédé.

Longtemps bannie par la modernité, la littérature à la première personne est la forme littéraire par laquelle ont pu s'exprimer les minorités sur le mode frontal: ce que n'a jamais compris le modernisme autoréférentiel, qui récusait toute appartenance identitaire comme une limitation et/ou une assignation autoritaire à des catégories: femme, homme, hétéro, homo, juif, noir, etc. Or, c'est la négation de cette dimension qui a causé la mort du modernisme artistique et littéraire, en même temps que dans le champ politique cette revendication minoritariste signait la défaite d'un universalisme abstrait dont la France n'a pas encore fait son deuil.

Duras est le grand écrivain politique français du XX<sup>e</sup> siècle; pour Guillaume Dustan, il faudra encore convaincre beaucoup de gens.

L'HOMOPHOBIE  
DE DURAS  
NEUTRALISÉE  
PAR SES  
ADMIRATEURS,  
MÊME